

Vice versa ne veut pas dire que le multiculturalisme soit passé dans les faits au sein des institutions du Québec et qu'il ne reste beaucoup à faire. Mais il rend compte de la prise de conscience et de la maturité dont les fondateurs d'origine italienne (Lamberto Tassinari, Fulvio Caccia entre autres) ont fait preuve en mettant sur pied cette revue dont des textes en français et en italien mis en regard témoignent de l'importance de cette ethnie.

Sous le thème de «Plaisirs et fantasmes de la table», le dernier numéro (mai-août 1986) a choisi, par le canal culturel de la nourriture et de sa consommation, de mettre en évidence le fait que la multiplicité des ethnies n'est pas dispersion mais richesse, qu'elle a un pouvoir fécondant. Ce qui ressort de ce numéro: la présentation «De Déméter à l'(sic)hamburger», un peu courte, est compensée par l'intérêt des approches tant théoriques que personnelles. Le menu copieux, sans être indigeste, comporte un plat de résistance inattendu: un article de Roland Barthes paru en 1961 dans **les Annales**. L'enrichissement des pratiques locales par les emprunts à la cuisine italienne (spaghetti, pizzas, poivrons, tomates...) est si répandue que les Québécois ne les ressentent pas comme indissociables de leurs habitudes culinaires quotidiennes. Cette assimilation s'est faite en douceur, dans le besoin de sécurité, puisqu'on ne quitte pas le coqéron natal, et avec suffisamment d'esprit d'aventure pour apprécier la différence sans en être débous-solé. Et sur les plans de la restauration et de la gastronomie, Montréal a acquis une spécificité qui, sans elle, n'existerait pas.

Le piment de **Vice versa**: d'un numéro à l'autre, on ne sait pas de quels mets sera composée la carte. L'existence de la revue change le paysage culturel et devrait avoir des répercussions. On y retrouve des noms connus (René Daniel Dubois, Marco Micone...), des méconnus (Patrick Coppens), des critiques à la dent dure en train de faire leur marque (Danielle Zana), des inconnus qui pourraient bien ne pas le demeurer (Michèle Blanc...)

Mais si l'aspect matériel de la revue est agréable, son format trop grand en rend la consommation impossible dans le bus, le métro ou dans son lit. Tenir ces grandes feuilles à bout de bras ne facilite pas l'ingestion.

Musique de chambre

Discrète et grave, toujours prudente, **Études françaises** occupe une place respectable dans la vie intellectuelle d'ici. Les deux derniers numéros: 21, 3 (hiver 85-86) et 22, 1 (printemps 86) illustrent les intérêts de la revue, d'abord locaux (le premier est consacré à Jacques Poulin) et ouverts sur l'extérieur (le deuxième «ça me fait penser») à l'association libre.

Le numéro sur Poulin contribue à faire sortir du clair-obscur l'œuvre ni très connue ni très abondante de cet écrivain éminemment sympathique. Poulin n'est pas de ceux qui parlent fort; sa maturation s'est faite sans fracas (six livres depuis 1967). Écrivain francophone, nourri de la culture d'outre-Atlantique, il n'en est pas moins profondément nord-américain. Par ses références, ses allusions savantes ou prosaïques, mais aussi par sa sensibilité, sa façon de poursuivre sa quête, d'être étranger — comme Louis Gauthier ou Jacques Savoie — à l'attitude de celui qui serait en possession de quelque vérité.

Les lectures de déchiffrement qui nous sont données collent à ses textes d'apparence limpide. Ils se lisent agréablement, se complètent, incidemment se recoupent et, de leurs angles de vision différents, l'œuvre ressort plus intéressante que jamais. L'article élaboré de Ginette Michaud, par le lien qu'il établit avec la question du post-modernisme, intrigue d'abord, puis convainc. Son étude minutieuse, très fouillée montre combien se cache d'art en deça de cette écriture «minimaliste».

Ce que l'on peut regretter, c'est que n'ait pas été relevée à l'occasion de ce numéro, la spécificité des couples mis en scène par Poulin. Les hommes ne jouent pas aux héros (Aquin), ne sont pas des cerveaux enregistreurs (Lapierre), des êtres au «ça» en folie (V.L. Beaulieu). Non, ce sont hommes et rien que hommes. Sans doute est-ce pour cette raison que les femmes se sentent à l'aise dans ces récits. Quel écrivain d'ici et d'ailleurs a si bien donné corps et sens à un couple aux rôles inversés (la Grande Sauterelle n'ignore rien de la mécanique, sous l'œil de Jack Waterman qui cuisine avec naturel, sans que la main mise à la pâte ait l'air d'être là pour paraître dans le coup)? Cette *tolérance des différences* qu'évoque Jeanne Demers, dommage qu'elle n'ait pas été davantage creusée.

Autre regret: en page 5, figure la liste des sigles renvoyant à la liste des ouvrages de Poulin, mais un relevé des rééditions récentes aurait été utile. La bibliographie critique pourtant peu abondante n'est pas précise; des articles sont seulement signalés au hasard des besoins. Ce n'est pas que la pratique des bibliographies données pour exhaustives (et qui ne le sont pas) soit souhaitable. À retenir le moindre articulet de l'auteur et toute ligne de quelque commentateur que ce soit, on a déjà des bibliographies qui n'ont plus de pertinence et qui, dans dix ans, deviendront aussi épaisses que des dictionnaires.

Ce rapide tour d'horizon ne permet que de signaler l'originalité du no 11, 1 d'**Études françaises** consacré à l'association libre, phénomène banal, fuyant, énigmatique qui ne cesse de réserver d'inquiétantes surprises fort bien mises en évidence par les deux études de «cas» signées par Octave Mannoni et par François Peraldi.

La parodie mode d'emploi

Le volume 19, no (printemps-été 1986) d'**Études littéraires** consacré à «La parodie: théorie et lecture» publie des textes écrits à l'occasion du Colloque «History and Parody» qui a eu lieu à Kingston en 1981. Les textes ont peut-être pris un peu d'âge, mais qu'importe: l'intérêt pour la parodie demeure.

Toutefois, en 1986, l'heure des spéculations assurées étant un peu passée et l'analyse microscopique qui a fait les beaux jours du structuralisme marquant un recul, on se demande quelle position adopteront les commentateurs aux prises avec les textes modernes. En dix-septième consommé, Bernard Beugnot a surmonté la difficulté en tentant de *situer la parodie dans la conscience critique du XVII^e siècle et d'en poser les problèmes à partir des*